

ses aspirations égoïstes ». Qu'est-ce donc ? Voudrait-il peut-être insinuer que ni Staline, ni même Mao Tsé-Toung avant 1940 n'étaient conscients de ces « aspirations égoïstes » (s'engraisser de la plus-value extraite des ouvriers révolutionnaires en collaboration avec l'impérialisme) ? Voudrait-il peut-être rappeler que Léon Trotsky, lui, sans doute parce qu'il était de connivence secrète avec l'ennemi de classe, avait été informé par avance de ses « aspirations égoïstes » ?

Le long article de Chen Po-ta accumule outrecuidance sur outrecuidance. Les pauvres Zhukov, A.-A. Martynov et autres Erenburg s'étaient péniblement tirés du choix entre la réalité et les thèses de Staline, en insistant sur le fait que, s'il est vrai que le prolétariat dans une « certaine mesure » exerce déjà maintenant le pouvoir d'Etat, s'il est vrai que la Chine est donc une « démocratie bourgeoise » d'un type tout à fait spécial, un Etat bourgeois dans lequel le prolétariat a conquis le pouvoir d'Etat, il faudra de toute façon une longue, très longue, immensément longue période avant que la solution des tâches socialistes ne puisse être entreprise. Tout ce qui restait de la théorie stalinienne sur les « deux étapes distinctes » de la révolution, c'était « la longue période » s'écoulant entre la solution des tâches démocratiques-bourgeoises et la solution des tâches socialistes de la révolution. Mais notre camarade Chen Po-ta, qui n'a vraiment d'égard pour personne, nous apprend que **dés maintenant** le P.C. chinois entreprend « des préparatifs pour passer de la constitution de la Grande République Populaire sur la voie du développement du socialisme » !

Que peuvent valoir l'opinion de quelques vieux académiciens, l'égarement d'un jeune auteur, le bavardage d'un étranger certainement coupable de « nationalisme » (même si l'on s'abstient soigneusement d'exprimer ce soupçon) ? Chacun pris isolément, peut-être pas grand chose. Pris ensemble, énormément. Ces faits ne plus ni signifient ni plus ni moins que la troisième révolution chinoise frappa à la porte de la bureaucratie stalinienne, et Staline doit reconnaître ce bruit détesté entre tous ! On a pu tuer Trotsky. On a pu brûler ou tuer la révolution. Et dès qu'elle s'affirme puissamment, non seulement elle confirme les idées de Léon Trotsky, elle les catapulte jusque dans les rangs de la bureaucratie elle-même. Terrible puissance des idées révolutionnaires ! Terrible puissance que les idées révolutionnaires acquièrent grâce aux révolutions !

**

La troisième révolution chinoise a complètement bouleversé, détruit, pulvérisé les thèses de Staline et de ses innombrables disciples sur la séparation des deux étapes de la révolution dans les pays coloniaux et semi-coloniaux, sur « la possibilité et la nécessité » de conclure des pactes avec la grande bourgeoisie nationale et ses partis représentatifs, en tant que véhicules principaux du processus révolutionnaire. Elle a brillamment confirmé la thèse de la révolution permanente, selon laquelle c'est seulement en conquérant la direction de la paysannerie et en guidant ainsi les grandes masses de la nation sous sa propre hégémonie politique que le prolétariat peut, contre l'impérialisme et la grande bourgeoisie, vaincre dans la révolution en s'emparant du pouvoir, tâche qui ne s'achève que par la constitution de la dictature du prolétariat et le passage à la réalisation — ne fût-ce que toute partielle — des tâches socialistes de la révolution. Sans cela, les tâches bourgeoises ne peuvent être complètement résolues. La conquête du pouvoir par le P.C. chinois en combattant le Kuomintang et non pas en collaborant avec lui ; la mise en œuvre de la réforme agraire en dressant forcément les paysans pauvres contre la bourgeoisie rurale ont suivi strictement les grandes lignes de la théorie de la révolution permanente. Mais là ne s'arrête pas les enseignements d'immense valeur qu'on peut puiser dans le déroulement de la révolution chinoise. Après une période initiale « d'aide économique aux capitalistes » le P.C. s'est trouvé devant un enrichissement, un renforcement et une consolidation de cette classe **ennemie** qui chercha, comme le dit Chen Po-ta dans l'article en question, « à pousser la Chine sur la voie du capitalisme » (c'est donc qu'elle n'y est plus ? Nouvelle outrecuidance crypto-trotskyiste !). Il s'est vu obligé de mobiliser la classe ouvrière contre cette bourgeoisie. Mais les ouvriers étaient mécontents et méfiants ; les dirigeants du P.C. chinois ne leur avaient-ils pas imposé des sacrifices au profit des patrons, dans toute la période précédente ? Aussi, la direction du P.C. chinois entreprit-elle une autocritique sérieuse et profonde, et décida de changer du tout au tout sa stratégie syndicale. Pour reconquérir la confiance des ouvriers, les cadres syndicaux reçurent l'instruction suivante : « Dans les entreprises d'Etat, la position des camarades ne doit pas être confondue avec celle de l'administration, qui soutient trop facilement les intérêts de l'usine au détriment des travailleurs... Les syndicats doivent avant tout représenter les ouvriers et formuler leurs revendications... Les fonctionnaires ne peuvent éviter facilement d'être contaminés par le bureaucratisme. Les membres des syndicats doivent donc adopter toujours le point de vue de la classe ouvrière lorsqu'ils étudient les lois gouvernementales ».

Le Parti communiste yougoslave, de même que le Parti communiste chinois, grâce à une conjoncture exceptionnellement favorable, s'était trouvé projeté à la tête d'une révolte victorieuse. L'expérience ainsi acquise a été, du moins en partie, généralisée depuis sa rupture avec le Kremlin. Nous savons que beaucoup de belles déclarations restent des déclarations sur le papier. Mais ces déclarations mêmes nous montrent la monumentale école que représente une